

# LES RÊVEURS DE MONDES



## Collège Lou Garlaban

Classe de sixième 5 – Hélène Moynier – Année 2011-2012

Elies BELEISSIR

Brenda BOUCHETAT

Enzo CANADAS

Laurie CAPARROS

Marion COLLATRELLO

Lydie DERKEVORKIAN

Ornella GIARRATANO

Raphaël IORFIDA

Yanis KAMEL

Nathan LAMITTE

Lisa LUCHINO

Bilel MARZOUGUI

Valentine MATHIEU

Sana MOSBAHI

Gabriela NUNES DA SILVA

Thierry PECHERAL

Lucas PISANI

Théodore SALIU

Stella SCHINTU

Samia TARACHE

Hymane ZAKOUANI



Je me souviens d'un temps où les hommes vivaient sans peine.

Ils n'avaient qu'à tendre la main pour cueillir une mangue juteuse, une papaye exquise, un pamplemousse sucré et mille autres fruits qui ne mûrissaient que dans ce paradis. Sous un climat toujours égal et doux, les légumes poussaient seuls. Les hommes, les femmes et les enfants se contentaient de somnoler dans leurs hamacs en humant le parfum des fleurs multicolores dans la rosée du matin, bercés par le murmure de la rivière et le chant mélodieux des oiseaux. Les animaux ne les craignaient pas et les papillons venaient les frôler de leurs ailes délicates. Un simple conteur aurait eu bien du mal à décrire ce paysage merveilleux.

Du lac aux eaux pures et transparentes, les filets revenaient gorgés de coquillages et de poissons brillants. Les habitants s'entendaient tous bien et ne connaissaient ni la maladie, ni la guerre, ni la souffrance, ni la famine. Les Anciens mouraient paisiblement de vieillesse. Personne — je dis bien personne — n'avait jamais éprouvé le besoin de franchir les limites de cette contrée enchantée où le ciel était toujours bleu.

La vie était si facile que les villageois organisaient des fêtes pour passer



le temps. Aussi, les soirs de pleine lune, sur la berge du lac, ils se réunissaient autour d'un feu dansant et virevoltant et partageaient un festin somptueux pour lequel chacun avait pris soin, dès le matin, de cueillir les plus beaux fruits, de ramasser les œufs les plus brillants et les meilleurs coquillages. Toutes les générations se rassemblaient pour écouter respectueusement les Anciens les plus expérimentés raconter des histoires — et quelles histoires ! Des histoires qui expliquaient l'origine de toute chose depuis la nuit des temps. Les Anciens les plus vénérables les puisaient au plus profond de la mer de leurs rêves.

Tout le monde se taisait pour écouter ces récits sacrés, capables d'apaiser jusqu'aux pleurs des nourrissons. Les oiseaux, comme enchantés, s'approchaient, les arbres semblaient s'incliner pour mieux entendre, les animaux les plus féroces venaient s'asseoir à côté des hommes. On disait même que certains dieux anciens prêtaient l'oreille aux conteurs. Tous les habitants adoraient ces nuits-là et personne n'aurait osé interrompre une histoire.

\* \* \*

Un soir de fête, alors que les villageois finissaient de savourer le repas, un Ancien à la longue barbe blanche se leva, jeta dans les flammes une poignée d'herbes sacrées puis dit :

— Voici trois nuits, je fis le rêve céleste de la naissance de la première fleur. Je vais vous le conter, que mes paroles soient aussi douces que la nuit. Il y a bien longtemps, une fillette perdit sa première dent. C'était une belle enfant aux cheveux d'or dont la dent semblait une perle si fine qu'elle ne

voulut la confier à personne. Elle marcha dans la forêt pour l'enterrer au pied d'un rocher. Comme elle était futée, elle traça sur la roche quelques marques à l'aide d'un morceau de charbon. Quand elle devint jeune fille, elle retourna dans la forêt et n'en crut pas ses yeux : la première des fleurs, d'un blanc de nacre, s'épanouissait au pied du rocher.

C'est alors qu'une voix émana de l'assemblée encore sous le charme :

— Moi, cela, je ne le crois pas !

Stupéfaits, les villageois n'osèrent pas tourner la tête devant l'ampleur du sacrilège. Après un long silence, un autre Ancien prit la parole à son tour. Couronné de lierre luisant à la lueur du feu, il jeta dans les flammes une poignée d'herbes sacrées puis dit :

— Voici quelques lunes, je fis le rêve céleste de la naissance du premier poisson. Je vais vous le conter, que mes paroles soient aussi douces que le miel. À la source de la rivière ruisselle une claire cascade. Il y a bien longtemps, un jeune garçon ramassa sur la berge un caillou hérissé de pointes et il le polit jusqu'à ce qu'il soit lisse et ovale. Quand l'enfant le lança sur les eaux, il rebondit en un long ricochet dans une gerbe d'éclaboussures, puis disparut dans les flots où il devint le premier poisson.

C'est alors que, pour la deuxième fois, une voix émana de l'assemblée attentive :

— Moi, cela, je ne le crois pas !

Tous les villageois, scandalisés, se dévisagèrent d'un œil méfiant, mais personne ne sut qui avait parlé.





Après un long silence, le plus âgé des Anciens se leva. C'était un vieillard ridé qui s'appuyait sur un grand bâton sculpté. Il jeta dans les flammes une poignée d'herbes sacrées puis dit :

— Hier, je fis le rêve céleste de la naissance du premier oiseau. Je vais vous le conter, que mes paroles soient aussi douces que la brise de l'aurore. Il y a bien longtemps, une fillette s'ennuyait tant qu'elle dépérissait, aussi son père décida de lui confectionner un jouet à l'aide de feuilles et de fougères. La fillette le jeta vers le ciel, mais il retomba bien vite sur le sol. Elle décida alors de gravir la plus haute falaise puis le lança de toutes ses forces dans le vide. Aussitôt, les fougères se déployèrent en fines ailes, les tiges devinrent pattes et le premier oiseau prit son vol.

C'est alors que pour la troisième fois, une voix émana de l'assemblée silencieuse :

— Moi, cela, je ne le crois pas !

Mais cette fois, les villageois sur leurs gardes repérèrent le trouble-fête : c'était Zéphyr, le garçon le plus fainéant de la contrée.

Un instant déconcerté par les regards braqués sur lui, il répéta pourtant d'un air provocateur :

— Les rêves, ça n'existe pas !

Médusés par son impudence, les villageois restaient muets, mais la voix d'un Ancien tonna soudain dans le silence :

— Comment oses-tu prononcer ces paroles révoltantes ! La loi est de croire et tout le monde la respecte ici !

La foule terrifiée se rassembla autour du vieux sage dans un murmure outragé. Mal à l'aise, Zéphyr s'éclipsa discrètement.

\* \* \*

Mortifié, même s'il ne se rendait pas compte de l'ampleur de sa faute, Zéphyr n'avait pas envie de regagner sa hutte, alors il se réfugia au bord du lac où, exténué, il s'endormit. Pourtant, au fil des jours, rien de particulier ne se produisait et Zéphyr oublia peu à peu ses paroles malveillantes. Il se disait que les Anciens n'auraient pas dû se mettre en colère pour une simple phrase répétée trois fois. Malheureusement, il avait tort.

Un mois s'écoula, rapidement pour certains, interminable pour les Anciens, rongés d'inquiétude. Quand revint le moment de célébrer la pleine lune, les femmes voulurent cueillir des fruits, mais ils étaient pourris et immangeables. Les enfants cherchèrent des œufs, mais les nids étaient vides et les oiseaux silencieux. Dans le lac boueux, rien ne frémissait en profondeur et rien ne sautait à la surface ; l'eau devenue fétide paraissait imbuvable. Le soleil ne se montrait qu'à peine et toutes les fleurs flétrissaient sur leurs tiges. Plus rien n'allait comme d'habitude et la nature entière semblait mourante. La colère monta dans le cœur des villageois qui accusèrent Zéphyr d'être la cause de tous les maux dont ils souffraient.

— Zéphyr, as-tu vu ce que ton acte a produit dans notre contrée ?  
vociféra l'un d'eux.





— Qu’allons-nous devenir ? Nous ne pouvons plus vivre ici ! ajouta le plus vieux d’une voix chevrotante.

— Je ne savais pas que mes paroles pouvaient provoquer un tel désastre, chuchota Zéphyr, que les conséquences de son attitude tourmentaient maintenant.

— Quand on commet une faute, on la répare, et au plus vite ! conclut l’un des sages sur un ton sans réplique.

Tous les habitants tournaient le dos au garçon et il restait seul face à ses remords. Enfin, Zéphyr décida de s’adresser à l’Ancien le plus vénérable.

— Tu n’es pas obligé de croire aux histoires, lui dit le vieil homme, mais tu as offensé nos rêves et par ta faute notre monde disparaît. Toi seul peux réparer ce que tu as détruit.

— Je ne sais comment faire, ni où aller.

Le vieillard le regarda, hésitant un long moment, puis il dit :

— Tu devras te rendre là où nul ne s’est jamais aventuré, remonter jusqu’à l’origine du monde pour changer ce qui doit être changé. C’est un rêve qui t’indiquera le chemin.

Quand Zéphyr eut regagné sa hutte, il essaya de dormir mais sans y parvenir. Longtemps, il se retourna dans son hamac et ce n’est que vers l’aurore que le sommeil le surprit enfin. Il se réveilla dans l’après-midi, étonné. Dans son rêve, il avait marché sur la berge d’un beau fleuve étrange, bordé de roseaux dans lesquels était cachée une pirogue avec une tête de dragon en



guise de figure de proue. Zéphyr, ne comprenant pas ce qu'il avait vu, retourna voir l'Ancien :

— J'ai rêvé d'un fleuve immense, mais très mystérieux, car il s'engouffrait d'un seul coup sous les roches.

— Tu as vu le fleuve du temps, dont les eaux disparaissent en atteignant le présent. Remonte son cours et tu pourras réparer ta faute. Mets-toi en chemin au plus vite !

\* \* \*

Zéphyr partit armé de son seul courage, car il n'avait jamais eu à se soucier de chercher nourriture ou boisson. Il avait à peine franchi les limites de la contrée quand des nuages firent leur apparition. Bientôt tombèrent quelques gouttes, puis une pluie de plus en plus forte. La foudre s'abattit sur un arbre qui lui coupa le chemin, l'eau glacée ruisselait sur ses épaules nues. Il éprouva bientôt des sensations nouvelles : son corps frissonnait, ses lèvres bleuissaient, il grelottait. Pour échapper à cet orage, Zéphyr voulut trouver un endroit où s'abriter et dormir. Par chance, il aperçut une petite grotte et s'y réfugia.

Quand il se réveilla, il découvrit un désert de sable blanc qui s'étendait à perte de vue devant lui. Il reprit son chemin à travers les dunes, mais la chaleur écrasante troublait sa vue et faisait trembler le paysage. La sueur qui perlait sur sa peau s'évaporait aussitôt. Il ressentit bien vite une soif



terrible, mais n'apercevait pas le moindre ruisseau à l'horizon. Il distinguait seulement au loin une ligne sombre vers laquelle il marcha péniblement. C'était une forêt très dense.

Quand il y pénétra, une toile d'araignée lui barra le passage. Il empoigna un bâton pour l'écarter, mais une multitude d'insectes courut sur ses mains et lui piqua les bras. Soudain résonna le hurlement d'un animal inconnu qui l'effraya plus encore. Il continua pourtant à avancer, mais ses pieds s'enfoncèrent dans une mare de boue profonde. Heureusement, il put s'accrocher à une liane qui pendait d'une branche pour s'arracher à ce piège. La faim et la soif le rongeaient. Sur un arbre, il remarqua un fruit qu'il cueillit, mais qui s'écrasa dans sa main car il était bien trop mûr. Il entendit enfin le murmure d'un ruisseau, se précipita pour se désaltérer mais l'eau était boueuse et il la recracha. À l'approche de la lisière de la forêt, une montagne de rochers obstruait le sentier et il dut l'escalader. Quand il eut triomphé de toutes ces embûches, il fut arrêté par un immense cours d'eau.

L'eau du fleuve, aussi claire que l'air, dessinait un large ruban depuis l'horizon. Dans ses profondeurs, de grandes silhouettes incertaines apparaissaient par instant et des papillons gris voletaient au ras des flots. Le courant était régulier mais la rivière si large qu'on distinguait à peine l'autre rive. Pourtant, à quelques pas, les eaux disparaissaient comme par enchantement dans les rochers. Zéphyr examinait craintivement la berge quand la brise écarta les roseaux : un rayon de soleil fit étinceler une figure de proue en forme de dragon comme dans son rêve. Il marcha vers la pirogue.





Il s'apprêtait à détacher l'embarcation quand une voix féminine ordonna :

– Ne touche pas à cette pirogue, elle m'appartient !

Zéphyr se retourna, stupéfait. Une jeune fille était perchée sur une branche d'arbre. Elle en descendit avec vivacité et souplesse. Ses cheveux rebelles brillaient au soleil. Ses prunelles étaient d'un brun profond pailleté d'or. Sa bouche délicate semblait un pétale de rose déposé sur sa peau d'ambre.

– Qui es-tu ? s'exclama-t-elle.

– Je suis Zéphyr, et toi ?

– On m'appelle Ambre, et ici, c'est chez moi !

– Comment se fait-il qu'il n'y ait pas de nourriture, je...

– Chut ! Plus un bruit ! l'interrompit-elle.

– Ne me dis pas que tu redoutes quelques feuilles qui craquent, se moqua Zéphyr. Dans ma contrée, personne n'a peur d'un simple bruissement !

– Dis-moi aussi que dans ton village, c'est le paradis, rétorqua la jeune fille un peu vexée.

– Oui, c'en était un, la nature était douce et paisible, elle nous offrait tout ce dont nous avons besoin... Juste avant mes maudites paroles, répondit Zéphyr, la gorge nouée. J'ai prononcé une phrase interdite et, une lune plus tard, tout dépérissait.

– Dans ma contrée, on a peur tout le temps à cause des pillages,



des guerres, du manque de nourriture. Les vieilles personnes meurent de maladies incurables, et j'ai toujours dû travailler très dur pour trouver de quoi me nourrir. Personne n'a pourtant jamais prononcé de parole interdite, dit Ambre tristement.

— Où sont tes parents ? s'inquiéta le garçon.

— Ils sont morts sous mes yeux pendant la guerre. Quant aux habitants de mon village, ils ont péri lors d'une terrible épidémie il y a déjà de nombreuses lunes. Je suis la seule survivante, et il ne me reste que cette pirogue.

— Je dois remonter le fleuve du temps pour trouver l'origine du monde, c'est la seule manière de réparer ma faute et j'en ai fait la promesse aux Anciens de mon village. J'ai vraiment besoin de ta barque, j'en prendrai le plus grand soin, crois-moi.

— Si tu es sûr qu'au bout de ton voyage, tu trouveras une solution, je t'accompagne. Mon village a été détruit : peut-être trouverai-je une réponse moi aussi.

— Alors mettons-nous en route au plus vite, conclut Zéphyr, déterminé.

\* \* \*

Il y avait déjà un petit moment que Zéphyr et Ambre ramaient contre le cours du temps. Le garçon sentait ses muscles endoloris, il n'arrivait plus à appuyer sur la pagaie.

— Je ne réussirai jamais, je suis à bout de souffle !

Ambre le réconforta.

— Tu n'as pas le droit d'abandonner si vite. Je te rappelle que tu as promis aux Anciens de réparer ton erreur, dit-elle avec force. Courage, je suis là pour te soutenir. Je sais depuis longtemps qu'on ne peut rien obtenir sans efforts.

Le paysage changeait le long des rives. Les grands arbres avaient laissé place aux fougères arborescentes. Quelquefois, l'ombre d'un lézard gigantesque au cou immense se profilait dans le lointain. Petit à petit, il n'y eut plus que de la mousse pour toute végétation et plus un seul animal n'apparut. Le fleuve était devenu de plus en plus étroit ; bientôt, il y eut juste la place pour la pirogue. Autour d'eux, il n'y avait plus qu'un désert minéral. C'est alors qu'ils débouchèrent dans un minuscule lac circulaire.

Quelle déception de devoir s'arrêter après tous les efforts qu'ils avaient fournis ! Devant eux, une cascade, si haute qu'on n'en apercevait pas le saut, leur barrait le passage. Dans le miroir d'eau parfait qu'elle formait, Zéphyr distingua un vieillard ridé, à la barbe et aux cheveux blancs, qui lui ressemblait étrangement. En même temps, Ambre discerna le visage d'une jeune femme qui aurait pu être sa sœur. Ils comprirent qu'ils venaient d'apercevoir des instants de leur futur. Les images disparurent et le ruissellement de l'eau se fit plus sonore.

— Qu'allons-nous faire? se plaignit Zéphyr. Comment poursuivre notre route ?

— Silence, murmura Ambre. Écoute ce que disent les gouttes d'eau :



« *Jeunes gens entrez dans la cascade*

*Avant que le temps ne s'évade. »*

— Tu comprends le langage de la nature ? demanda le garçon interloqué.

— Pas toi ? lui répondit son amie avec un sourire taquin. Tu n'as pas appris grand-chose dans ton jardin, à part faire la sieste...

D'un ton héroïque, Zéphyr, piqué au vif, déclara :

— Très bien, je vais traverser la cascade et je t'appellerai s'il n'y a pas de danger.

À peine eut-il franchi le rideau liquide qu'Ambre entendit sa voix. Sans se soucier de la pirogue qui s'éloignait en dérivant, elle glissa dans l'eau pour le rejoindre.

\* \* \*

Stupéfaits, les deux enfants se sentirent flotter dans un vide obscur et absolu. Autour d'eux quatre immenses personnages scintillaient. Sur les visages de ces géants aux yeux clos se dessinait un sourire mystérieux...

Ambre se tourna vers une éblouissante silhouette rouge : des flammèches couraient sur son corps et ses paupières fermées semblaient des braises. Zéphyr en observait une autre, brune, dont la peau craquelée et fissurée rappelait le lit d'une rivière asséchée. La plus proche était un

géant blanc qui tourbillonnait sur lui-même en dégageant un froid glacial, et ses cheveux étaient comme le vent. Le dernier était plus étonnant encore : sur son corps revêtu d'écailles, l'eau semblait ruisseler en formant des vagues.

Après les avoir contemplés un long moment en silence, les enfants eurent le courage de les implorer :

— Ô toi, géant empli de flammes, que faut-il faire pour sortir de ce vide absolu et si sombre ?

— Ô vous, géants de l'eau, de l'air et de la terre, ne nous ignorez pas ! Venez à notre secours !

Mais aucune des silhouettes ne frémit ni ne réagit à leur appel.

Conscient d'une présence nouvelle, Zéphyr tourna la tête. Il ne vit d'abord que les ténèbres, puis discerna une gigantesque silhouette aux contours à peine perceptibles. Ses traits étaient faiblement lumineux. Ses yeux n'étaient pas clos, mais incandescents. Les enfants auraient voulu s'approcher, mais ne pouvaient que s'agiter sur place, sans aucun appui.

Une voix semblable à aucune autre répondit à leurs cris :

— Vous avez atteint la base du monde qui n'existe que pour nous, les géants créateurs.

Sous les yeux ébahis des enfants, celui qui ne pouvait être qu'un dieu reprit :

— Moi, créateur du monde dans lequel vous vivez, moi, le géant du temps,

je vais écouter vos demandes et si le bon sens le veut, je les exaucerai.

— Mon monde dépérit par ma faute, et tout mon peuple risque d'en mourir, dit Zéphyr d'une voix peu assurée. Je regrette de tout mon cœur et je jure de ne jamais recommencer, mais je vous supplie d'avoir pitié de ma belle contrée et de ses habitants.

— Zéphyr, j'espère que tu as bien compris quel sacrilège tu as commis. Tu as fait preuve de persévérance en venant jusqu'ici, je vais t'écouter. Mais toi, jeune fille, tu n'as rien à te reprocher. Pourquoi avoir accompli ce pénible voyage ?

— Mon monde est dangereux, cruel, à peine vivable, se plaignit Ambre qui se sentait toute petite devant cet être immense. Je ne comprends pas pourquoi nous devons tant lutter pour survivre. Je ne demande que de quoi vivre simplement et sans souffrance.

\* \* \*

Après avoir écouté les jeunes gens exposer leurs plaintes, le géant réfléchit un moment, puis prit soudainement la parole :

— Vous avez raison. Il y a trop d'inégalités dans ma création et si elle reste ainsi, la jalousie prendra le dessus en l'âme de chacun. Je vais donner aux hommes l'équité que vous êtes venus chercher et changer tout ce qui doit être changé. Zéphyr, tu devras apprendre, comme Ambre, à cultiver les plantes pour pouvoir te nourrir afin de ne jamais oublier quelle erreur tu as commise.



— Mais tout ne va donc pas redevenir comme avant dans ma contrée ? protesta le garçon.

— Et moi ? intervint Ambre. Je ne peux vivre nulle part, et j'aurais fait tout ce chemin sans rien obtenir ?

— Arrêtez, jeunes gens ! les interrompit le géant, qui commençait à perdre patience. Je vois que vous avez encore beaucoup à apprendre. Chacun devra comprendre comment vit son semblable, beaucoup de choses vont changer. Quand Zéphyr profitera du soleil scintillant et de la chaleur, toi, Ambre, tu connaîtras le mauvais temps, les pluies torrentielles et les nuages grisâtres. Quand Ambre admirera de belles fleurs dans les arbres, le pays de Zéphyr sera endormi sous un manteau blanc.

Les adolescents l'écoutaient, abasourdis.

— Quand les hirondelles quitteront la contrée de Zéphyr, Ambre les verra arriver dans son village. Ainsi vous vous partagerez les saisons. Quatre fois dans l'année, la végétation changera. La terre sera fertile, mais les fruits et les fleurs ne seront abondants qu'à certains moments. Que les hommes éprouvent le désir de connaître de nouvelles nourritures, d'apprécier des êtres d'apparences différentes, qu'ils apprennent le goût des autres et découvrent le plaisir du voyage et de la rencontre. Allez maintenant, retournez parmi les vôtres.

En un instant, les deux jeunes gens se retrouvèrent sur le lieu de leur rencontre. La pirogue semblait n'avoir jamais quitté sa place. Ils s'engagèrent sur le sentier à travers la forêt. Quand Ambre prit sa main, Zéphyr sentit son cœur battre plus vite dans sa poitrine...

Tout en cheminant, ils échangèrent des promesses : ils feraient renaître le village d'Ambre et tisseraient des liens avec le peuple de la contrée. Ils savaient maintenant que les rêves existent, qu'il faut juste faire l'effort de les faire vivre.



Collège Lou Garlaban

Classe de sixième 6 - Hélène Tracol – Année 2011-2012

Laura ATTARDO  
Sabri BAREK  
Luke BELHASSEN  
Louis BEN ZERROUK  
Coralie CARBONE  
Adrien CARRASCO  
Clara CASTELLANO  
Kévin CASTELLI  
Yann CONTOUR  
Julie DEROSES  
Nicolas ESCARGUEL

Clara FAVONI  
Arnaud GIORDANENGO  
Morgan LEVETTI  
Kawter MESSAOUTAR  
Thomas PRATALI  
Aurélie RÉ  
Maxime REOCREUX  
Laïla SEKKA  
Célia SIMONCINI  
Marie VIAN

# LA QUÊTE DU TEMPS





**E**n ces temps fort anciens, vivaient cinq pêcheurs, quatre frères et une sœur. À l'aube, ils partaient sur la mer sombre pour pêcher et ne rentraient qu'au crépuscule. Leur bateau, échoué sur une plage de sable refroidi par la nuit, était mis à l'eau grâce à l'aide de tous. La force d'un des frères, qui avait pour nom Galion, était telle qu'il tirait l'embarcation par la proue, ce qui permettait de mettre rapidement le bateau à la mer.

Matelots, oh ! Tirez le bateau

Bateliers, eh ! Poussez le voilier

Quittant le sable dans la nuit,

Nous nous mettons à l'eau gaiement.

La barrière de corail

Est sans danger pour nous pêcheurs !

Matelots, oh ! Tirez le bateau

Bateliers, eh ! Poussez le voilier

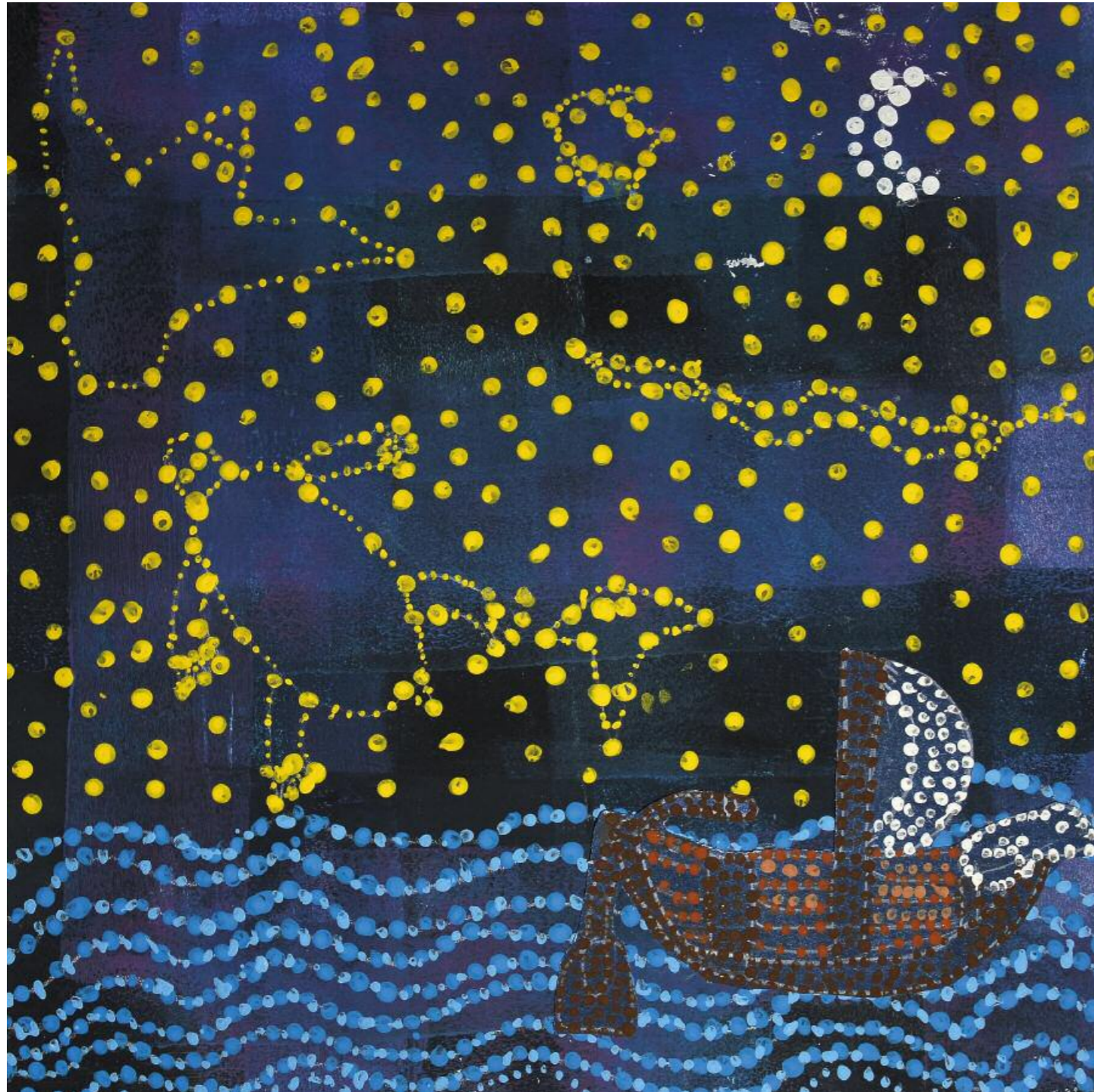


Dans cette tâche comme dans toutes, chacun avait un rôle particulier, selon le don exceptionnel que lui avait fait la nature.

Ce jour-là, le groupe monta dans le bateau et piqua droit vers le large. À bord, Orient, qui avait un sens aigu de l'orientation, guida la fratrie jusqu'à une passe périlleuse. C'était l'effrayante barrière de corail qui avait brisé tant d'embarcations. Horizon dont la vue était perçante, distingua la passe et les guida sans hésiter pour la franchir. Ils parvinrent ainsi en haute mer. Au large, l'eau aux mille reflets était calme. Chacun prit son poste pour ce qui devait être une journée de pêche ordinaire. Tandis qu'Aronde finissait de recoudre avec minutie et habileté les mailles d'un filet déchiré la veille, trois des frères en lançaient un autre. Azur, le benjamin qui n'avait aucun don particulier, se contentait des basses tâches. Ils ramenèrent ensuite le filet, recueillirent le produit de leur pêche et en lancèrent un autre. Ils recommencèrent cette opération deux fois, trois fois, dix fois : le temps semblait long, interminable. Comme la journée était fatigante, le sommeil s'installa parmi eux.

À leur réveil, il faisait nuit noire. Orient leva les yeux au ciel pour retrouver le chemin et rentrer chez eux. Si c'étaient de bons marins, ils n'avaient pas l'habitude de naviguer de nuit et leurs parents restés à terre devaient s'inquiéter. La constellation de la tortue leur permit de mettre cap vers le nord. Au bout d'une heure environ, Orient constata qu'aucun mouvement n'animait le ciel, les étoiles n'avaient pas suivi leur cours, elles semblaient même immobiles. Ils essayèrent de retrouver leur calme en chantant des airs populaires parmi les pêcheurs.





Sur la mer, sur les flots, nous guidons notre bateau  
Nous lançons notre filet car pêcher c'est notre métier !  
Sur la mer, sur les flots, on s'attaque aux plus gros  
Sans peur de se noyer : pêcher c'est notre métier !

À la dernière note, un souffle d'angoisse s'empara de leurs esprits. Un long silence parcourut le bateau. Azur qui était inexpérimenté en raison de son jeune âge se risqua à prononcer quelques mots :

— Et si le temps s'était arrêté ?

Involontairement, les autres se mirent à rire et la sœur ajouta :

— Tu sais bien que c'est impossible. Pour preuve, je vais te raconter une vieille légende.

Au commencement, il n'y avait que le soleil et la lune perdus dans l'immensité. Au matin du monde, leurs trajectoires se croisèrent. Le soleil vif et chaleureux tomba sous le charme de la belle et douce lune. De cette rencontre, l'amour naquit comme une étincelle. La lune s'arrondit et mit au monde des jumeaux : le jour et la nuit. Le père eut une préférence pour son fils qu'il accompagnait durant le jour ; la lune restait auprès de sa fille qu'elle préférait. Parfois, la lune trop impatiente de voir son fils faisait des apparitions en plein jour en éclipçant le soleil. D'autres fois, c'est le soleil qui voulait voir la nuit ce qui donnait une éclipse lunaire. De cet instant, le temps apparut pour ne jamais s'arrêter.

Elle dit.

Et l'équipage fut apaisé par ses douces paroles.



\*\*\*

Les cinq pêcheurs, incapables de se repérer dans le ciel immobile, étaient contraints de passer la nuit au large. Soudain, les yeux d'Horizon distinguèrent au loin l'éclat d'une lumière.

— Ce doit être notre famille qui nous attend, dit-il plein d'espoir.

Ils mirent ainsi le cap dans cette direction.

Scrrratch ! Tel était le bruit de la coque échouée sur des galets.

— Où sommes-nous ? demanda Galion à Horizon.

— Je l'ignore mais ce dont je suis sûr c'est que nous ne sommes pas sur notre plage de sable et que ceux que nous prenions pour notre famille ne le sont pas, répondit le cadet.

Devant eux : une troupe de femmes qui furent bientôt rejointes par quelques hommes en pleurs. La fratrie descendit avec inquiétude du navire sous les regards étonnés de leurs hôtes.

L'une des femmes marchant en tête du cortège, s'adressant à Aronde, dit :

— Ce n'est pas toi et les hommes qui t'accompagnent que nous pensions accueillir. Notre village attend un équipage de quatre sœurs et un frère qui tarde à rentrer. En raison de la nuit, nous espérions que le feu que nous avons allumé au sommet de notre colline, les aiderait à retrouver leur route. Nous aurions dû nous douter que la prophétie allait s'accomplir...

Aronde intriguée par le récit qu'elle entendait, eut un regard interrogateur. La femme qui venait de parler ajouta :

— Voilà des années que la vieille voyante de notre village nous annonce qu'un jour le temps s'arrêtera. Nous sommes navigatrices ; nos esprits rigoureux ne pouvaient y croire. Lorsque nous avons constaté que la journée se déroulait au ralenti et que les étoiles ne bougeaient plus dans la nuit éternelle, nous sommes allées la consulter. Selon son oracle, un équipage devait partir là où le soleil s'était couché afin de percer le secret de cette nuit sans fin. Nous nous y sommes résolues et voilà des heures que nous attendons leur retour.

Ainsi s'achevèrent ses paroles.

Galion, dont la force n'avait d'égale que la vaillance déclara :

— Ce que des sœurs n'ont pas été en mesure de faire, mes frères et moi allons l'accomplir !

Des murmures s'élevèrent parmi les femmes du village : comment un jeune homme avait-il l'audace de s'adresser à la doyenne ?

Dans ce village, les rôles étaient inversés : les femmes avaient le pouvoir, tandis que les hommes se contentaient d'effectuer les tâches ménagères. En traversant le village, Aronde éprouva un intérêt particulier en découvrant ces habitudes. Elle entendit un homme s'écrier : « *Ma soupe de poissons manque de goût ! Ma femme va encore faire une scène.* »

Aronde n'en revenait pas, c'était tellement éloigné de son quotidien... Elle se dirigea sur les hauteurs de l'île pour contempler le ciel depuis le sommet.

Une voix vint briser le silence :

— Qu'est-ce qui se lève le matin les pieds dans l'eau, parcourt le ciel à midi et s'enfonce dans les rochers le soir ?

— Le soleil, n'est-ce pas ? répondit la jeune fille sans savoir qui s'adressait à elle.

C'était la vieille voyante qui s'avança en prononçant ces paroles :

— Assurément, ton esprit est aussi habile que tes mains. Tu sais, ajouta-t-elle, le monde est un grand disque, nous habitons sur son verso. Chaque jour, fixé au ciel, le soleil qui nous éclaire parcourt la voûte interminable. Tous les soirs, dès qu'il achève sa trajectoire, sa femme, la lune apparaît, lui disparaît et passe dans le monde d'en-dessous qu'il illumine. Selon l'époque, il est ralenti dans sa course par divers obstacles qu'il contourne, et c'est ainsi que certains jours sont plus courts que d'autres. De là, les saisons tirent leur origine. J'ai connu ce monde sous-terrain où le Temps règne en maître. Dans l'envers du monde, tout est inversé. Ce secret enfoui depuis mon plus jeune âge, je te le livre tant que tu as encore un pied dans l'enfance. Voguez, toi et tes frères, la vie vous y attend.

À ces paroles qui l'intriguèrent, la jeune fille resta sans voix. L'intelligence en mouvement, elle rejoignit ses frères sans leur révéler le secret qu'elle venait d'apprendre.



\*\*\*

Une fois les préparatifs achevés, ils partirent, le fantôme de la peur à bord, en gardant la lueur du feu dans le dos pour ne pas se perdre. Ils passèrent la barrière de corail grâce au talent d'Horizon. La mer calme et scintillante reflétait la lune éclatante ; pas un bruit de vent, pas un bruit de vague. Les flammes, jusque-là étincelantes, se dissipèrent peu à peu au loin.

— Je ne vois plus le feu ! s'exclama Horizon dont la vue était pourtant la plus fine.

— Nous voilà à nouveau perdus, répondit Orient dans le silence de la nuit.

À ces mots, une fine nuée vint recouvrir le ciel et un tourbillon violent se mit à tournoyer. Il s'empara des cinq pêcheurs en les emportant dans des abîmes sans fond.

Une fois le tourbillon passé, Aronde et ses frères se retrouvèrent au sec, la coque du bateau au-dessus de la tête. Comment un tel prodige était-il possible ? Après avoir soulevé l'épave échouée, ils découvrirent le paysage : une gigantesque étendue de sable chaud. Ils n'eurent pas besoin des talents d'Horizon pour distinguer à quelques mètres une autre épave d'où partaient des traces de pas. Sous le soleil sec et ardent, Horizon et Orient voulaient suivre les traces qu'avait laissées l'autre équipage. Celui qui avait la vue perçante venait de distinguer au loin ce qui semblait être une oasis.

— Je ne suis pas d'accord, protesta Aronde. Nous avons couru assez



de risques pour aujourd'hui ! Je pourrais recoudre les voiles et cela nous fera une protection pour la nuit.

— S'il y en a une..., tenta timidement Azur.

Après un silence pesant, Galion ajouta :

— Aronde a raison. Je pourrais l'aider aussi.

L'aîné venait de retourner la coque, de transporter le mât et rassembler quelques matériaux. Mais Orient et Horizon étaient déjà en route, craignant qu'un vent léger n'effaçât leur unique chance de trouver une trace de vie dans cette plaine désertique. Aronde, Galion et Azur suivirent finalement les empreintes de pas.

\*\*\*

Dans l'immensité du désert, ils parvinrent à une oasis. Au loin, apparurent d'autres marins tout autant désorientés, qui venaient à leur rencontre. « *C'est sans doute l'équipage du village des femmes. La vieille voyante avait donc dit vrai* », pensa Aronde en elle-même.

Ils firent la connaissance de l'autre groupe de cinq pêcheurs qui les précédait de quelques heures. Étonné d'une telle rencontre, Galion s'adressa à l'unique représentant masculin de la fratrie. Celui-ci leur expliqua que tout semblait inversé par rapport au monde qu'ils connaissaient :

— La nuit règne dans notre monde, ici le jour est éternel. Là où nous avons des étendues d'eau, ici le sol est de sable.

Aronde repensa aux paroles de la vieille voyante : « *Dans l'envers du monde, tout est inversé* ». Son esprit commençait à s'éclairer.

Les deux fratries se racontèrent les aventures qui les réunissaient. Leur périple était identique mais ils étaient aussi liés par des dons similaires. Les aînés de chaque famille possédaient tous les deux la force, les cadets avaient en commun une vue perçante tandis que le sens de l'orientation était la compétence la plus développée à la fois chez Orient et chez Australe. L'habile Aronde rivalisait avec Éméríte son semblable de l'autre équipage. Les benjamins Azur et Perle, aussi jeunes qu'inexpérimentés se ressemblaient.

« *Comment revenir dans le monde nocturne ?* » se demandait Aronde en silence tandis qu'Éméríte se disait : « *Mais nous n'allons pas rester dans ce monde temporellement inversé ?!* ». Aucun retour en arrière ne semblait possible ce qui fit naître le trouble parmi les nouveaux habitants de l'endroit. Sous un soleil de plomb, Aronde et Éméríte, aussi habiles que sensibles, laissèrent échapper une larme. Mais bientôt, les aînés au caractère plus endurci les exhortèrent : puisqu'il était impossible de rentrer, il fallait s'organiser pour survivre ! Les équipages s'installèrent donc dans l'oasis. Les filles de l'équipage qui était arrivé en premier, avaient des conseils à donner aux garçons, suite à leurs premières découvertes. Chacun participait en fonction de ses qualités. Galion et la sœur la plus robuste transportaient les troncs les plus lourds qu'il fallait encore tailler et polir. Aronde et Éméríte, par un système de cordage, liaient les branches entre elles pour fabriquer des cabanes. Horizon partit avec la sœur qui avait un don semblable au sien, repérer les zones poissonneuses de l'unique lac. La complicité se fit peu à





peu entre Orient et sa camarade Australe qui traçaient les plans des prochaines habitations et indiquaient l'emplacement le plus approprié pour les huttes.

Ainsi les huit jeunes gens s'activèrent sous une chaleur accablante. Bien vite, grâce à l'entrain de chacun, les cabanes furent construites, les provisions rassemblées. Contents mais fourbus, ils finirent par s'endormir sous l'ombre bienfaisante d'un palmier.

\*\*\*

Azur et Perle, les plus jeunes, ne pensaient qu'à jouer et à explorer les alentours. Du sommet d'une dune, ils avaient vu au loin des bancs de sable au mouvement continu. Leurs aînés avaient tenté de les dissuader d'y aller : ce devait être un de ces mirages dont le désert regorge. Il fallait éviter tout nouveau péril ! Même Horizon n'avait pas fait confiance à sa vue, pensant qu'il s'agissait d'une hallucination.

Entêtés dans leur idée, les deux benjamins profitèrent du sommeil de leurs aînés pour partir explorer cette dune mouvante. En s'approchant, ils distinguèrent une forme indéfinie, tantôt rappelant les vagues, tantôt rappelant les dunes, tantôt le désert, tantôt l'océan. Ils s'avancèrent lentement et Perle, à l'esprit téméraire, s'y assit. Soudain, le sable ondoya d'un mouvement lent qui fit s'élever la petite fille pour redescendre ensuite. Ce toboggan naturel attira Azur à son tour : ils venaient de découvrir le plus surprenant des terrains de jeu. Enhardi, Azur grimpa au sommet de la dune

pour la dévaler ensuite sous les yeux de Perle. Ils montèrent, glissèrent, escaladèrent puis roulèrent sur cette forme mouvante. Et comme tous les enfants, ils se mirent à rire, à rire si fort que la dune ouvrit un œil.

C'était un géant, un très vieux géant endormi, endormi par l'ennui et la solitude. Il ouvrit l'autre œil, se dressa et dit aux enfants stupéfaits :

— Bonjour. Vous me réveillez d'un long sommeil qui sans vous aurait pu être éternel.

Azur et Perle ne pouvaient cacher leur surprise devant un tel prodige. L'homme portait un manteau dont chacun des deux pans était recouvert de vagues écumantes et de dunes infinies. Son visage arrondi et jovial se terminait par une barbe fleurie qui recouvrait le haut de son torse.

D'une voix amène, le vieil homme prononça ces paroles :

— Je suis le Temps, fils du Jour et de la Nuit. Depuis ma naissance, je ne cesse de me succéder à moi-même et ma vie continue au fil des générations. Mais les lignées se sont éteintes de ce côté-ci de la terre et voilà bien des années que je n'entends plus d'éclats de rires enfantins sur mes genoux. La solitude et l'ennui ont eu raison de moi, le sommeil m'a gagné et le Temps s'est arrêté, mais vos rires l'ont réveillé.

Azur répliqua :

— C'est donc pour cela que le soleil qui ne bougeait plus vient de reprendre sa course ?

— Oui, le mouvement est encore au ralenti mais d'ici quelques heures, tout sera redevenu comme avant.

Le Géant du Temps leur en apprit davantage sur le phénomène qu'ils venaient de vivre puis il leur dit :

— Votre place est auprès de vos frères et sœurs. Laissez-les donner leurs explications de grandes personnes qui veulent me maîtriser. Ce que je vous ai appris est un secret que seules les âmes innocentes des enfants peuvent percevoir. Souvenez-vous que dans la vie, si on prend plaisir à prendre son temps pour des choses secondaires, on aura toujours le temps pour l'essentiel.

Les deux enfants, riches de leur découverte, retournèrent au camp où leurs frères et sœurs se réveillaient à peine : personne ne s'était aperçu de leur escapade.

Horizon le premier constata que l'ombre des palmiers avait bougé. Une joie générale se répandit au sein des équipages : le temps venait de se remettre en marche ! Chacun y alla de son explication :

- C'est tout simple, dit Galion. Le soleil s'est épuisé sous cette chaleur !
- Tu as le cerveau d'un poisson ! s'exclama Aronde. C'est le soleil lui-même qui produit cette chaleur.
- Mais vous n'y êtes pas, répondit Orient. La constellation du serpent a dû mordre la lune qui s'est paralysée sous l'action du venin. Celui-ci s'est dissipé : la lune et le soleil ont repris leur course.
- Dès ce soir, nous constaterons l'apparition de nouveaux cratères sur la lune, répliqua Horizon.



Pour mettre fin à ces commentaires, Azur et Perle entonnèrent le chœur joyeux de ceux qui rentrent au port :

Barre à bâbord ! Terre en vue

Barre à bâbord ! Terre en vue

Car le temps est au retour

Le début d'un long séjour.

Barre à bâbord ! Terre en vue

Barre à bâbord ! Terre en vue

La terre ferme nous accueille

Ici commence une nouvelle vie.

Au soir du premier jour, lorsque le soleil se coucha, la joie et la paix régnaient dans les cœurs. Ils poursuivirent les chants et les danses jusque tard, sous le regard bienveillant du Géant du Temps qui les observait du haut d'une dune.

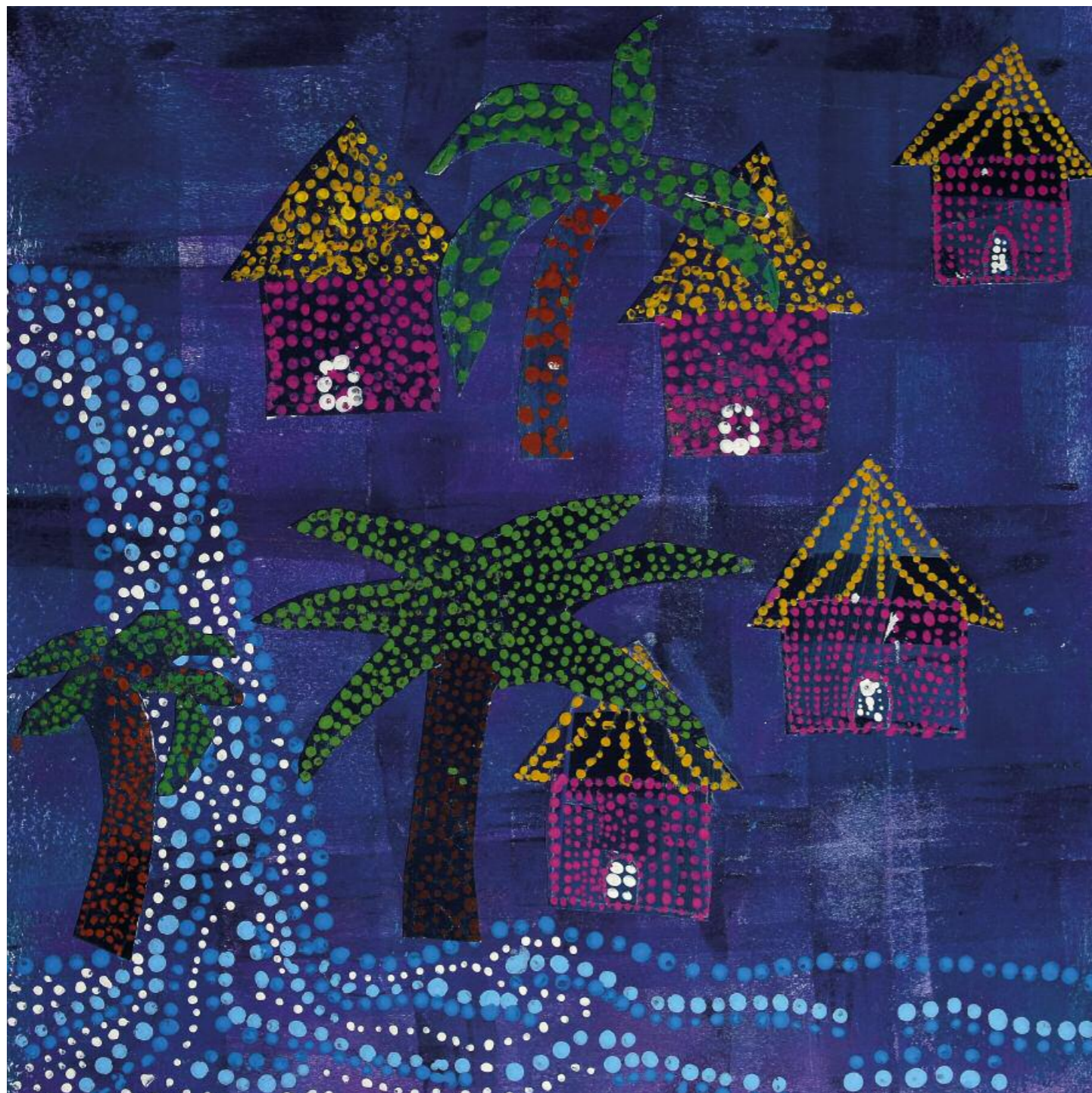
\*\*\*

Les jours succédaient aux nuits, les mois aux mois.

Avec le temps, chacun se découvrit mutuellement, deux à deux. L'amour germa dans les cœurs.

Au fil des ans, ils auront des descendants qui à leur tour découvriront





le mystère du Géant du Temps que seuls les enfants peuvent percer avant de l'oublier à jamais.

De cette façon, la vie continuera pour que jamais plus le Temps ne s'endorme.



# Aubagne Ville Lecture

Médiathèque Marcel Pagnol  
Chemin de Riquet  
13400 Aubagne